

Le départ de l'ingénieur en chef de Salins, occasion à se justifier

Le 22 novembre 1771 - Desroches au ministre

Un document des Archives Nationales. A.N. Col C/4/28, f°281.

Congé de M. Salins de l'Isle

N°68.

A l'Isle de France, le 22 novembre 1771

Monseigneur,

Dès le moment de l'arrivée du *Berryer*, je communiquai vos ordres à M. de Salins de l'Isle, et je lui remis ceux de M. le Marquis de Monteynard. J'ai eu l'honneur de vous en rendre compte dans ma lettre n°8.

Je viens de recevoir le duplicata des vôtres par le navire *le Bruny*¹. J'en ai sur le champ fait avertir cet officier, et je l'ai prévenu que les navires *le Brisson* et *le Zéphyr* sont en partance pour l'Europe. Il a préféré d'aller chercher, ou attendre quelque autre occasion au cap de Bonne Espérance, et il me demanda hier à passer sur le vaisseau *l'Union* que nous envoyons (sur l'avis de M. l'Intendant) hiverner chez les Hollandais.

Je suis trop vrai, Monseigneur, pour vous dissimuler que c'est avec une très grande satisfaction que je vois partir M. de Salins. Pendant plus de deux ans j'ai été de tout mon cœur son plus véritable ami dans cette colonie. Je le croyais le mien et je me trompais.

Plus je m'examine dans tout ce que j'ai fait vis-à-vis de lui, moins je découvre ce qui m'a attiré de sa part des sentiments si opposés aux miens ; car à présent je ne peux pas douter qu'il ne pensait de la même façon, dès l'instant de notre départ de Brest sur le même vaisseau. Pour moi j'avoue de bonne foi que j'en ai été certainement la dupe jusqu'au moment où j'ai vu qu'il voulait non seulement se mêler des affaires de l'administration, mais même s'en emparer.

Je le lui pardonne de tout mon cœur quoique je ne sois pas flatté qu'il m'ait cru assez faible pour me laisser conduire comme un enfant.

Je crois que de son côté il ne me pardonne pas d'avoir eu une opinion à moi après 38 ans de service et d'études, d'avoir démontré l'inutilité et la dépense énorme des fortifications multipliées dans une île abordable en plusieurs endroits, qu'on ne peut pas tous garder ; dans une île dont la situation et les rapports ne demandent que des vaisseaux et des troupes.

Il ne me sait pas bon gré de m'être opposé autant que je l'ai pu à des édifices inutiles et de nulle durée, comme de nul service ; d'avoir insisté sur l'achèvement des casernes et des fours qui ne sont pas encore faits ; enfin d'avoir trouvé mauvais que des ouvrages de cette nature, des achats onéreux, etc. aient été faits sans mes ordres, et à bien dire, à mon insu puisque je n'en ai été informé que par la voix publique. Il en résulte que de toutes les dépenses énormes que cet ingénieur a faites dans cette île, il n'existe que des casernes pour loger 6 ou 700 hommes qui ne sont pas encore finies, et des fours qui d'ici à longtemps ne pourront pas servir.

¹ *Le Bruny*, navire particulier de 500 tonneaux, commandant Maugendre, armé à Lorient le 5 juin 1771, arrivé à l'Isle de France le 17 novembre 1771. Bâtiment à ne pas confondre avec un autre du même nom, acquis par Marion Dufresne, renommé *le Marquis de Castries*, et parti le 18 octobre 1771 de l'Isle de France pour reconduire le Tahitien Aotourou en son île.

Quant à moi, je n'ai pas pu applaudir à ce qu'un militaire se soit soustrait à l'autorité de son chef naturel pour se mettre entièrement et uniquement sous celle de l'intendant. Si j'ai souffert cela, Monseigneur, c'est que depuis longtemps, j'ai senti la nécessité indispensable de faire de grands sacrifices pour conserver la paix qui serait si précieuse surtout dans les circonstances où nous nous trouvons depuis environ dix mois.

Si je cherchais à me justifier où je crois être sans reproche, j'aurais l'honneur de vous rappeler que M. de Salins dans l'Inde, à la Martinique, ni ailleurs n'a jamais su ni pu vivre avec les chefs.

Oui, Monseigneur, je suis parvenu à 52 ans sans jamais avoir des discussions, quoique je commande depuis l'année 1745. Mais dans ce pays j'ai trouvé des personnes aguerries aux tracasseries et qui forceraient un ange à des éclats.

Je serai obligé de revenir sur les différents objets que j'ai touchés en passant et trop légèrement. Mais je ne vous parlerai plus de M. de Salins que pour lui souhaiter toute sorte de biens, et de satisfactions.

Je suis avec un très profond respect,

Monseigneur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Le Ch. Desroches

* * *